

## **Fanny Colonna est décédée, mais elle ne nous a jamais quittés**

**Abdel-Halim Berretima, Université de Béjaïa/Iris**

Après avoir lu et entendu en France et en Algérie de nombreux témoignages et hommages à Fanny d'amis, proches collègues, et anciens étudiants, je m'aperçois qu'elle est toujours parmi nous. Ses écrits, ses dires, ses témoignages sont présents dans la mémoire des personnes qui l'ont connue et aimée. Je m'arrêterai sur sa dernière venue à Béjaïa puis sur les circonstances de son exil forcé en France.

### ***Fanny Colonna : un dernier passage à Béjaïa en avril 2013***

Ma dernière entrevue avec Fanny en Algérie date du 17 avril 2013. Je l'avais invitée à l'université de Béjaïa où elle est venue pour assurer des séminaires pour les étudiants de master et de doctorat, à la faculté des Sciences Humaines et Sociales.

Elle était hébergée à l'hôtel « Royal », en plein centre-ville. Le jour de son premier séminaire, lorsqu'elle est arrivée à notre faculté, elle m'a dit : « *Tu sais Abdel-Halim que je suis malade et je ne serai pas capable de tenir une heure* ». Je lui ai alors proposé : « *Tu vas essayer, si tu ne te sentais pas bien, on pourrait interrompre le séminaire.* »

Son séminaire était passionnant. Les témoignages sur ses enquêtes de terrain, sur ses recherches, et surtout sur ses écrits autour de l'ouvrage qu'elle achevait et voulait publier sur la biographie d'un Algérien, déporté, pendant la période coloniale en Corse, étaient pertinents. En puisant dans les différentes archives des centres archéologiques et bibliographiques de la région de Kabylie, d'où ce déporté était originaire, Fanny décrivait et analysait son vécu et sa biographie entre les deux rives de la Méditerranée, pendant la période coloniale.

Le séminaire était si riche et passionnant que les questions furent nombreuses. La discussion a duré presque deux heures et Fanny semblait ne pas se rendre compte de ce qu'on avait dépassé une heure de débat. Cependant après un long débat, elle s'est retournée vers moi et m'a demandé l'heure. Lorsque je la lui ai précisée, elle m'a dit : « *J'ai pu tenir presque deux heures. On arrête là...* » Après ce séminaire Fanny s'est sentie épuisée. On est donc retournés à l'hôtel.

Pendant ce séjour à Béjaïa, Fanny était notre invitée, mais un soir, elle m'a invité à dîner avec elle. C'était aussi l'occasion pour moi de parler un peu de ses mémoires, de son vécu, de son enfance dans sa région natale (les Aurès).

A l'occasion de ce dîner convivial, j'ai pu échanger avec elle sur sa biographie et ses conditions d'exil vers la France dans les années 1990. Notre entretien s'est déroulé autour d'une table isolée du restaurant de l'Hôtel « Royal ». Je me rappelle qu'elle a commandé « une soupe de poisson et des pâtes avec de l'espadon ». Elle m'avait dit : « *Comme je suis à Béjaïa, je vais manger du poisson. Le soir, c'est léger* ».

J'ai senti ce soir-là que Fanny voulait dire beaucoup de choses et se confier. Elle m'a fait des confidences que peut-être ses enfants évoqueront, un jour, dans une éventuelle écriture de ses mémoires. Des témoignages bouleversants que je garderai pour moi.

Après ce dîner, nous nous retrouvions souvent le soir à l'hôtel pour continuer nos entretiens. C'était l'occasion aussi, de l'interroger sur plusieurs questions anthropologiques, sociologiques et politiques, sur ses travaux, et les raisons de son départ dans les années 90, en pleine guerre civile en Algérie.

Je voulais que Fanny puisse parler librement et franchement. Alors, je l'ai convaincue que ses témoignages pouvaient enrichir l'article que j'écrivais alors : « *Les intellectuels algériens : entre exil et précarité* ». Cet article, je l'ai publié l'année même de sa dernière visite en Algérie, dans l'ouvrage que j'ai codirigé avec Gilles Ferréol *Polarisation et enjeux des mouvements migratoires entre les deux rives de la Méditerranée*.

Le jour de son départ de Béjaïa, je l'ai accompagnée à l'aéroport « Abane Ramdane ». Comme elle était fatiguée, on l'a fait passer devant les autres passagers. Lorsque l'agent de la police des frontières a vu ses papiers (sa carte de résidence), il l'a saluée et lui a dit : « *Bon voyage madame* ». Elle s'est retournée vers moi et m'a dit : « *Tu sais, Abdel-Halim, je suis restée Algérienne* ». Je lui ai dit : « *Non, je ne le savais pas* ». « *Eh, bien, je le suis. Et c'est pour ça que cet agent m'a saluée* ».

### ***Fanny Colonna : les circonstances de son exil forcé***

Pour parler des circonstances de son exil et de sa souffrance intériorisée, Fanny s'est montrée très coopérative. Nos entretiens et nos contacts, par d'autres moyens de communications, n'ont jamais été rompus ; j'ai pu les actualiser lorsque je venais à Paris, notamment pendant nos retrouvailles aux assemblées générales de l'Iris.

Fanny n'a pas été épargnée en tant que citoyenne algérienne par les persécutions subies par les intellectuels de sa génération dans les années 1990. Elle a été contrainte d'abandonner l'Algérie, qu'elle a souvent considéré comme le pays de « *sa citoyenneté* » et qu'elle a tant aimée et portée dans son cœur, pour atterrir en France en 1993, où son intégration dans les milieux universitaires et de la recherche n'était pas (selon ses dires) chose facile, voire, paradoxalement, appréhendée.

Affectée par ce déracinement, elle évoquait les raisons de la fracture que le fossé de l'idéologie instrumentalisée entre intellectuels arabophones et intellectuels francophones a provoquée. Fanny m'a rappelé un témoignage qu'elle a écrit dans une communication présentée en 2003 à l'université du Michigan, où elle exprimait les conditions qu'elle avait vécues ainsi que ses collègues universitaires en Algérie pendant cette période de violence et d'assassinats.

Elle y rappelait que la mort des intellectuels algériens, particulièrement francophones, était à cette époque symbolique, pour se transformer ensuite *rationnellement* en mort physique : « *Les intellectuels algériens [...] sont des gens qui n'auraient jamais songé à le [s'exiler] si eux-mêmes, et leurs familles*

*surtout, ne s'étaient pas sentis menacés de mort physique. La mort symbolique, beaucoup l'avaient connue déjà, mais ils avaient su s'en accommoder » (F. Colonna, « Que sont mes amis devenus ? » *The Journal of North African Studies*, vol.9, n°12, été 2004, p. 4.)*

Dans l'article « *Les intellectuels algériens : entre exil et précarité* », je cite Fanny qui s'était confiée pour expliquer un peu la souffrance et les conditions controversées de son exil forcé. Lorsque je l'ai interrogée sur les raisons de son exil, Fanny a insisté sur le fait que : « *L'Algérie n'est pas seulement mon pays natal, mais mon pays tout court. J'en suis citoyenne et le suis seulement de ce pays-là. À ce titre, je partage l'exil militant de tous les intellectuels algériens qui ne pensent pas avoir une place dans les institutions algériennes, ni vraiment sur aucune scène au pays en ce moment. D'ailleurs, samedi nous avons rendu un hommage très digne à Tahar Djaout pour les 20 ans de son assassinat* » [entretien à Paris le 18 mai 2013.]

Elle expliquait aussi ses engagements et ses positions dans un contexte idéologiquement et politiquement instrumentalisé par une guerre larvée. A ce sujet, elle évoquait : « *Au temps où le FIS [Front islamique du salut] était un parti légal, et où il était parfois loisible de discuter avec certains de ses partisans, on les entendait dire que le départ massif des "francisants", comme on les appelait alors, devenus depuis "les démocrates" puis "les éradicateurs", ne serait pas une catastrophe, car on pourrait faire venir de pleins bateaux de diplômés moyen-orientaux pour les remplacer. Apparemment, ces derniers ne se bousculent pas aujourd'hui. Et la société algérienne, qui en a déjà fait l'expérience entre 1962 et 1980, ne les souhaite pas* ».

Faisant partie de cette intelligentsia qui a quitté l'Algérie laissant derrière elle un vide culturel et scientifique, Fanny Colonna n'est revenue au pays de « *sa citoyenneté* » que pour intervenir dans des colloques ou animer des manifestations scientifiques.

\*\*\*

Avant son embarquement à l'aéroport de Béjaïa lors de sa dernière venue, Fanny m'avait dit : « *Je ne pense pas que je vais pouvoir revenir une autre fois donner des séminaires à tes étudiants. Je suis malade et fatiguée* ». Et depuis, Fanny n'est plus revenue. Elle nous a quittés, mais elle revient le 29 novembre 2014 à Constantine, pour se reposer définitivement dans sa terre natale, la terre des Aurès qui l'a vu naître. Une terre qu'elle n'a jamais voulue abandonner dans le conscient ou l'inconscient. Une terre où elle revient rejoindre son père pour l'éternité.

Fanny devait participer à un colloque international qui a eu lieu au Théâtre Régional de Béjaïa le mercredi 19 novembre 2014. Elle n'a pu venir, et pour s'excuser, elle a envoyé un courrier électronique au professeur Djamil Aissani, président de ce colloque sur Al-Gubrini. Je finirai en citant le message que Fanny lui a adressé :

*« Cher Djamil,*

*Ton insistance me fait chaud au cœur mais vraiment je ne peux pas vous rejoindre en novembre; je suis dans la dernière relecture du livre sur Seghir Nait Touati et le dépôt de Calvi, plus largement, j'aurai fini*

*vers la fin du mois, et je suis épuisée. Impossible de penser à un autre sujet aussi important si vite, et tout simplement, c'est physiquement que je ne peux pas; par contre la sortie est prévue début mars à la fois chez Sindbad et chez Koukou à Alger et alors on fera une belle sortie à Bejaïa, si Dieu veut.*

*Je t'embrasse et vous souhaite bonne chance*

*PS. Zahia est vraiment une collaboratrice hors pair et le travail lui doit beaucoup. »*

Au nom de ma famille, mes proches, mes amis et mes étudiants qui t'ont connue, je te dis : Reposes en paix, Fanny.